

Réflexions sur mon livre, la psychanalyse et l'écriture.

Le premier point que je voulais souligner et qui ressort de vos trois interventions¹ c'est la question de la haine, la haine en tant que haine de l'autre en soi, propos de J.-P. Lebrun que vous rapportiez, Sylvie Bassot. Et vous ajoutez que ce qui engendre la violence et le meurtre c'est la jouissance de la haine à laquelle mon grand-père n'a pas renoncé ; c'est au fond la question du comment devient-on un criminel. J'ai eu moi-même à faire avec cette haine, vous le rappeliez Sylvie Sabaton. Les mêmes pulsions agressives et de destruction sont à l'œuvre dans mon travail et notamment la pulsion de mort, et cela ouvre la question du comment devient-on médecin pour sublimer ces motions agressives. Mon grand-père donne la mort, je la combats. Mais comme vous le rappeliez si justement Bruno Torchet, le désir d'arracher une vie à la mort n'est-ce pas aussi celui d'avoir pouvoir de vie et de mort sur l'autre, meurtrir pour soigner ou sauver pour meurtrir me demandiez-vous ? Vous notez également, Sylvie Sabaton, que la cuisine est un terrain de jeu et de bataille avec ma grand-mère car se jouent dans la cuisine les silences et les non-dits. Vous ne croyez pas si bien dire car, enfant, je voulais être cuisinier avant d'annoncer à mes parents un peu médusés, vers l'âge de 15 ans, que « je serai médecin pour sauver des vies ». Enfin, vous soulignez, Sylvie Bassot, qu'en m'identifiant à mon insu à mon grand-père, j'ai pris la haine sur mes épaules, provoquant haine de soi et culpabilité. Il est vrai que la découverte de la vérité concernant les actes perpétrés par mes grands-parents a constitué pour moi une nouvelle secousse, un *initium* de plus qui a réactivé avec violence mon sentiment de culpabilité, lui donnant massivement corps. Outre la cure, cela m'a conduit à aller voir du côté du sentiment de culpabilité inconscient emprunté, notion proposée par Freud² ; ainsi que du côté des névroses de destinée³, reprises par d'autres après lui⁴. Ainsi je crois pouvoir dire que, de par le lien singulier qui m'unissait à ma

¹ Cette communication a été présentée lors de la soirée de la Librairie de l'EpSF le 4 octobre 2019.

² S. Freud, *Le moi et le ça*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2010, p. 107 (note 1).

³ S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2010, p. 69.

⁴ Et notamment H. Deutsch, in *Neurose and Character Types*, 1965.

grand-mère, j'ai repris à mon compte son sentiment inconscient de culpabilité et notre lien est resté à jamais marqué par leurs errances coupables. En prendre conscience m'a permis de me sentir délié d'elle et de ne plus éprouver dans la jouissance de mon corps les crimes de mes grands-parents. Vous avez ajouté, Sylvie Bassot, quelque chose qui a eu sur moi un effet de vérité : « La dette symbolique est inextinguible et ne se paie qu'en étant désirant. »

En effet, ce récit autobiographique est un prolongement, un au-delà d'une révélation de fin de cure, du *Wo es war, soll ich werden* de Freud : « Là où c'était, je dois(t) advenir », que nous avons eu l'opportunité de travailler dans le cadre du séminaire de Monique Delafont Brun. Cela fut pour moi la révélation de « Là où c'était, je dois(t) écrire » tel un désir irrépressible. Et lorsque le récit d'une vie réussit à consister en tant qu'écriture, il ouvre la perspective d'une vie nouvelle. Lacan n'est pas insensible à ceci puisque, dans son Séminaire *Le sinthome* il déclarait : « Les gens écrivent leurs souvenirs d'enfance. Ça a des conséquences. C'est le passage d'une écriture à une autre écriture⁵. »

J'entends cette parole comme la possibilité du passage d'un « c'était écrit » à l'image de l'oracle à un « ça s'écrit » – pendant la cure analytique –, à un « c'est une écriture à venir » dans le travail littéraire. Je me croyais écrit par le destin, me voilà écrivant de mon histoire.

Le deuxième point concerne la solitude dans l'écriture. Vous citez, Sylvie, M. Duras dans son très beau livre au titre *Écrire*. Cette solitude abyssale ressentie pendant le travail d'écriture ne s'est d'ailleurs pas démentie dans l'après-coup. Je crois que l'écriture de ce récit, aiguillonnée par le désir, a constitué pour moi une nouvelle expérience de la solitude que l'on éprouve parfois pendant la cure. Par ailleurs j'ai été le seul, dans ma famille, à rechercher inlassablement la vérité, fut-elle une chose terrible, trop terrible pour beaucoup. À l'exception notoire de ma mère qui fut ma complice pendant l'écriture et de Victor, mon filleul aîné, j'ai été très seul pendant ce travail. Et je reste seul encore aujourd'hui, un an et demi après la publication, dans une famille qui n'en veut décidément rien savoir, de mes frères à mes tantes et oncles, en passant par mes cousins et cousines. Ce désir de non savoir, ce véritable déni de réalité s'étant parfois, et encore tout récemment, très violemment exprimé. Mais cette solitude est le prix du désir

⁵ J. Lacan, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 146.

et de la vérité. Et elle s'exprime dans ce que vous avez repéré, Sylvie Sabaton, lorsque j'affirmais que « je venais *de* cette famille mais je ne voulais pas naître *dans* cette famille malade ».

J'en viens au troisième point et vous me posez tous trois la question de savoir d'où s'est originé ce désir d'écrire.

Je voudrais dire d'abord que je savais il y a plus de vingt ans que j'allais écrire un livre, sur quoi, je n'en savais strictement rien à l'époque. Il y a un temps logique plus que chronologique à respecter, un temps nécessaire à l'élaboration. En disant ceci, je pense notamment à Georges Semprun pour qui il s'est écoulé quarante ans entre son internement à Buchenwald et son texte *L'écriture ou la vie* ; c'était en somme écrire ou vivre.

Mon projet d'écriture est né de mon désir de rendre compte du cheminement de mon histoire et de l'histoire de mon cheminement, ainsi que de son long déchiffrement. Il s'est agi d'un travail de reconstruction fantasmatique de souvenirs enfouis : morceaux d'archives, photos jaunies, bribes de paroles entendues, parfois énigmatiques, images floues, impressions sensorielles diffuses, sensations de déjà vu... Souvenirs reconstruits donc, totalement subjectifs avec une distorsion opérée sur la réalité vécue, sans soucis d'exactitude ni de vérité absolue. Dans ce sens, mon autobiographie ne peut être que fictionnelle : « voici l'histoire que je m'en raconte ». Il est d'ailleurs remarquable que Freud, dès 1897, ait préféré désigner la biographie infantile ou souvenirs d'enfance du sujet, en créant le terme de *roman familial*, plutôt que de parler d'histoire familiale. *Roman familial* vient dire que le sujet s'invente une famille et une histoire.

L'écriture de ce livre a débuté avec ma seconde tranche d'analyse, avec le même analyste. L'écriture littéraire commencerait-elle, au fond, où finit la psychanalyse ? Titre d'un ouvrage de Serge André qui a alimenté ma réflexion. Je suis tenté de le penser dans la mesure où le désir d'écrire ce livre est né alors que j'entamais la seconde partie de mon travail analytique, un peu comme une production de celui-ci, un au-delà. À ceci près que ce travail d'écriture s'est déroulé dans la phase finale de l'analyse, « sous analyse », créant un chevauchement et des ponts entre ces deux lieux, entre ces deux rives. Le travail de la cure et le travail de l'écriture se sont mutuellement interpellés, les associations libres de part et d'autre alimentant un dialogue fécond, pour une production vouée à sortir de la sphère individuelle, celle de l'espace analytique, pour aller s'aventurer dans l'espace collectif des étals des librairies. Production résultant du tamisage

des mots, qui après d'innombrables allers-retours ont pu venir se déposer dans ce texte. Lors de ce travail d'écriture j'ai été bien souvent surpris et à l'occasion saisi par ce qui jaillissait de l'écriture.

Dans cette seconde tranche du travail analytique j'ai appris à écrire avec la même urgence et la même nécessité que celle d'avoir pris la parole. Après m'être autorisé à parler, affaire décisive que de s'autoriser, j'ai consenti à écrire. Alors j'ai noté des idées, des impressions, des pensées et des émotions, à la façon d'un patchwork, d'un vaste palimpseste. Il m'a fallu aller à l'extrême de l'angoisse, de la culpabilité, de la détresse et la reprise de l'analyse, pour laisser advenir ce désir d'écrire. Comme si finalement le désir de prendre la plume avait été le signe d'une adhésion nouvelle à la vie, la possibilité d'une renaissance, tout à la fois de l'enfant que je n'avais pas pu être et de l'enfant que je n'ai jamais eu. Et puis je crois que l'écriture – comme la lecture d'ailleurs – a pour fonction essentielle de réveiller, elle m'a réveillée d'entre les morts. C'est dans ce sens qu'elle a eu pour moi un effet d'apaisement. Pour vous répondre, Bruno Torchet, l'écriture de ce livre témoigne à la fois d'un temps et d'un effet de ma cure, mais aussi de quelque chose qui n'avait pas pu y prendre place. Ce quelque chose est la colère. Mon psychanalyste m'avait dit à l'occasion : « C'est curieux, vous n'êtes pas en colère contre votre histoire. » Comme je vous l'avais confié en janvier dernier, Sylvie Sabaton, ce texte a connu de multiples versions, refusées à trois reprises par l'éditeur. Lors du dernier refus, j'ai éprouvé une violente colère contre lui, par un mécanisme de déplacement, et c'est sous le coup de cette colère en fait dirigée contre mon grand-père que j'ai réécrit ce texte en le lui adressant directement, peut-être à la manière d'une lettre ouverte.

Le quatrième point sur lequel vous m'interrogez concerne l'articulation entre le dire et l'écriture, interrogation que j'ai eue tout au long de ce travail.

Au cours de ma cure j'ai appris à parler et me voilà plongé dans l'écriture qui, elle, va contre la parole, même si Marguerite Duras, dans *Écrire*, disait qu'« Écrire [...] c'est hurler sans bruit⁶ ». Ainsi, l'écriture consiste en une véritable insurrection contre la parole, contre – comme le disait Maurice Blanchot dans *Le livre à venir* – et je le cite : « Cette immensité parlante qui s'adresse à nous en nous détournant de nous⁷ ».

⁶ M. Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 34.

⁷ M. Blanchot, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1988, p. 298.

Comme si l'écriture voulait rompre avec le langage même si c'est avec l'aide du langage que l'écrivain cherche à créer cette coupure. On pourrait dire que la psychanalyse cherche à faire parler alors que l'écriture cherche à faire taire. L'écrivain serait ainsi un ennemi du pacte de la parole, son pacte à lui serait celui du silence. Ce silence est-il pour moi de l'ordre de la répétition du silence familial ?

Écrire c'est refuser de parler et renoncer à être entendu mais la lettre s'oppose à la parole par sa volonté de matérialité. Cette matérialité est incarnée par la page blanche et le crayon de papier dont je me sers. Mais cette page n'est pas une simple feuille de papier mais déjà « *une page blanche d'écriture*, elle est déjà une page " pour-la-lettre ", elle est déjà présence de ce réel qui est en souffrance. La page blanche est comme une prière muette, une oraison silencieuse⁸ », selon Serge André.

Vous citez, Sylvie Bassot, E. Lévinas qui, à propos de M. Blanchot, disait qu'écrire c'est « se faire écho de ce qui ne peut cesser de parler⁹ ». Je rapprocherai cela de ce que vous rapportiez, Bruno Torchet, de Solal Rabinovitch : « Le " charnier " de l'écriture [...] est celui du livre que *fait* le corps, où persiste la trace de ce qui se perd, comme une écriture informée de ce qui ne parle plus¹⁰. »

N'aborde-t-on pas là la question du Réel ? Le point de rencontre entre psychanalyse et écriture n'est pas le partage d'un savoir inconscient mais plutôt celui de la béance de l'inconscient, de l'impossible-à-dire et de l'impossible-à-écrire – l'impossible, autre nom du Réel, selon Lacan étant « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ».

Tout comme l'impossible à dire, l'impossible à écrire me semble être le moteur de la création littéraire. Cet impossible à dire est la cause de ce trou dans le savoir, un trou que celui qui écrit s'évertue à maintenir vide. Au terme de l'analyse, nous savons bien sûr un certain nombre de choses, mais nous savons surtout ce que nous ignorons et ignorerons à jamais. Cette ignorance n'est pas la marque d'une impuissance de l'analysant, du psychanalyste ou de la psychanalyse mais témoigne tout au contraire de la puissance de cette expérience dans la mesure où celle-ci parvient à cerner

⁸ S. André, *L'écriture commence où finit la psychanalyse*, Lormont-Bruxelles, Le bord de l'eau (La Mulette), 2015, p. 91.

⁹ E. Lévinas, *Sur Maurice Blanchot*, Montpellier, Fata Morgana, 1975, p. 16.

¹⁰ S. Rabinovitch, *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste*, Toulouse, Érès, Scripta, 2017, p. 204.

définitivement une limite du symbolique qui est de l'ordre de l'impossible : l'impossible-à-dire comme cause de tout ce qui se dit, cherche à se dire, manque à se dire, s'épuise à se dire, Lacan parlait d'un *mi-dire*. L'inconscient est un savoir troué et le trou originel est une révélation de fin de cure analytique et marque à mon sens le début de l'écriture. En somme ce trou originel serait le but de la parole et la source de l'écrit. C'est pourquoi Lacan remarque que Joyce n'eût rien gagné à faire une psychanalyse car disait-il – dans « Lituraterre » en 1971 –, Joyce va « tout droit au mieux de ce qu'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin¹¹ ».

La question la plus térébrante a été pour moi comment écrire l'innommable – un autre nom du Réel –, l'irrévocable ? Comment rendre compte de cet ineffable éprouvé dans mon corps ? Comment donner corps à cet inénarrable, à ce « rien dire », à ce trou du langage, à « cette brume insensée où s'agitent des ombres, comment pourrais-je l'éclaircir ? » (question de R. Queneau, reprise par G. Perec dans l'épigraphe à *W ou le souvenir d'enfance*¹²). Après l'exil intime propre à toute cure et l'entrevue du réel qu'offre l'expérience analytique, j'ai tenté de laisser mon écriture s'orienter par la boussole du réel. L'enjeu était de tenter d'enserrer l'indicible dans mon texte. L'écriture m'a permis de fixer ce qui du réel ne peut pas s'écrire, en cernant donc un point d'impossible, pour tenter d'entamer ce mur du réel, « de gratter le mur », même si la marge de manœuvre est restée infime. Ce que j'ai tenté d'écrire, ce sont les trous de mon histoire, les occurrences de l'impossible, ceci ne m'ayant pas tant permis de *ça-voir*, que de voir, de prendre une vue sur l'impossible, c'est-à-dire sur le réel de mon histoire.

La question que je me pose à présent est celle-ci : est-ce que l'écriture peut aller plus loin que la parole ? En la formulant ainsi, je vois apparaître le fantasme de venir à bout du réel, de dépasser le point d'impossible que l'on rencontre dans la parole au moyen de l'écriture. Or nous savons, après une cure, que le réel est inépuisable et que la symbolisation totale est impossible, nous pouvons ainsi espérer au mieux une prise du réel dans le texte, via l'écriture et la lettre. Alors effectivement me semble-t-il, une part du réel peut être traitée par la pratique de l'écriture, pas seulement en le recouvrant

¹¹ J. Lacan, « Lituraterre », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 11.

¹² G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 2007, p. 11.

par le voile de l'imaginaire, mais en le cernant, en l'enserrant dans le texte, sans le voiler. C'est sans doute d'une telle écriture que peut naître un effet d'écriture dans la structure, et je pense là à des écrivains comme Maurice Blanchot, Philippe Forest ou Charles Juliet.

Le cinquième point est ce que vous avez repéré, tout particulièrement vous, B. Torchet, comme étant le fil rouge, sang avez-vous ajouté, c'est la question du corps et de son corollaire, la jouissance. Oui, comment ne pas y repérer quelque chose de l'ordre de la répétition ? Après avoir éprouvé dans la jouissance de mon corps les crimes de mon grand-père, mon corps est devenu le théâtre de la répétition de cette jouissance, que ce soit dans l'exercice de mon métier où la mort s'est si souvent invitée, que dans ma vie personnelle et intime. C'est ce fil rouge, coupé par l'éditeur, que je souhaite tirer pour mon prochain livre car mon corps, comme vous le disiez si justement B. Torchet, est bien cette toile de fond où la violence s'est invitée et s'est rejouée. Mon texte initial a été expurgé, à la demande de Renaud Delourme, mon éditeur, de tout ce qui ne concernait pas mes grands-parents, une fiche du comité de lecture ayant dit en substance que la vie du narrateur n'y avait pas sa place. Cette censure est sans doute la répétition de quelque chose qui s'est joué dans ma famille, vous l'avez souligné S. Sabaton, et qui attende au corps de mon texte.

Pendant le travail éditorial (à ce propos il faut vous dire que la couverture, la quatrième de couverture et les illustrations le cas échéant sont les prérogatives de l'éditeur) je partageais votre interrogation quant à l'opportunité d'adjoindre des photos, proposition de l'éditeur, comme s'il fallait montrer quelque chose, comme si l'écriture ne se suffisait pas à elle-même. J'étais quant à moi opposé à cette idée, je trouvais que non seulement elles n'apportaient rien mais affadissaient le propos, en surlignant en quelque sorte le côté imaginaire. (Il faut vous préciser que Renaud Delourme est aussi éditeur de DVD, directeur des Éditions Montparnasse et qu'il a aussi fait de la télévision, il est donc plutôt un homme de l'image.) Pour la couverture j'avais demandé à un camarade artiste, l'un de mes premiers lecteurs, de me proposer un dessin inspiré par sa lecture, ce qu'il fit. Devant le refus de l'éditeur, j'avais insisté, en vain, pour que soit choisie une photo de mes grands-parents car après tout il s'agit de leur histoire. Alors oui, j'ai été rebuté et blessé par l'intrusion de ces photos qui faisaient effraction dans le corps de mon texte, qui en quelque sorte le défloraient. À mon corps défendant, le corps de mon texte est devenu une nouvelle fois la toile de fond où la violence est venue s'inviter et se rejouer, pour me réduire une fois de

plus au silence. À noter, cependant, que R. Delourme n'a pas coupé le texte n'importe où, il l'a fait au moment où je relate ma rencontre avec ce jeune photographe d'Arles.

Comme il est juste, B. Torchet, d'affirmer qu'en tant que sujet, nous avons chacun à faire avec nos intimes étrangers que sont le corps et la jouissance ; vous m'avez d'ailleurs donné l'envie de me replonger dans le livre de P. Valas, *Les di(t)mensions de la jouissance*, que j'avais lu il y a une dizaine d'années.

Jouissance que j'ai éprouvée par procuration au travers du corps de mes patients auxquels j'ai porté atteinte en toute légitimité, pour leur bien, puisque chacun sait que l'enfer est pavé de bonnes intentions. Le dernier terme de cette jouissance étant de découper le corps en morceaux, ce que je fis en le déflorant et en reliant les organes à toutes sortes de prothèses ou de machines ; j'avais pourtant l'intuition que le sujet demeurerait puisque d'aussi loin que je me souviens, comme une mère parle à son *infans* – celui qui ne parle pas –, je parlais aux malades inanimés ou inconscients pour leur dire ce que j'allais leur faire, j'avais en somme l'idée, bien longtemps avant l'analyse, qu'il fallait poser des mots sur ses actes, les nommer, que le fait de dire pouvait adoucir si ce n'est mes mœurs, du moins les temps muets de ma relation aux malades, pour reprendre votre expression, Bruno Torchet.

Jouissance qui s'est jouée aussi plus directement dans mon corps, dans mon intimité, une scène de viol n'en étant qu'un des avatars.

Et puis bien sûr la jouissance de l'écriture, vous l'avez souligné B. Torchet. Un ami écrivain, Patrick Autréaux, m'avait demandé, alors que je lui parlais de mon projet, si je voulais être publié. « Bien sûr », m'étais-je exclamé. Parole qui allait bien au-delà d'une satisfaction narcissique. J'avais déjà à ce moment-là l'idée du danger d'une écriture « gélification » du symptôme, d'une écriture hors de tout échange et circulation avec l'autre qui aurait pu entretenir une jouissance mortifère, hors de toute dialectisation possible. C'est probablement la raison pour laquelle j'ai choisi d'avoir quatre lecteurs réguliers au fil de l'avancée de l'écriture, comme moyen permettant que cet exercice solitaire trouve déjà à s'inscrire dans un lien social. Cela m'a sans doute évité de m'enfermer dans une jouissance repliée sur elle-même en la « désenkystant ».

Enfin, il s'agissait de mettre en circulation ce texte pour que le travail solitaire de l'écriture trouve à s'inscrire dans un lien social, une communauté. M'en séparer par une publication pouvait tenir lieu de coupure,

de décollement entre le moi-sujet narrateur et mon être qui a pris substance de livre, séparation nécessaire dont je perçois à présent les effets de mise à distance. Publier, c'est accepter qu'un texte soit terminé, si imparfait soit-il, prenant acte de l'impuissance des mots à tout dire, comme dans la cure, et du pouvoir castrateur de l'écriture qui se heurte à l'impossible à tout écrire. À une lettre près, *publier* c'est aussi *oublier*, ou tout du moins reléguer une histoire douloureuse ailleurs, sur une Autre scène, dans une sphère autre que celle de l'intime. À propos de publication, citons ce néologisme saisissant de Lacan qui en fait une *poubellication*, en référence sans doute à Joyce, qui avait su glisser, avec une lettre de différence, de la *letter* à la *litter*, c'est-à-dire de la lettre à l'ordure. La publication n'est-elle pas finalement un mode de traitement de la jouissance, notre plus intime étranger ?